

## Documents pour l'Histoire des Francophonies

Les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle ont été caractérisées par l'émergence et la reconnaissance en tant que telles des littératures francophones. Ce processus ouvre le devenir du français à une pluralité dont il s'agit de se donner, désormais, les moyens d'approche et de compréhension. Cela implique la prise en compte des historicités de ces différentes cultures et littératures.

Dans cette optique, la collection « Documents pour l'Histoire des Francophonies » entend mettre à la disposition du chercheur et du public, de façon critique ou avec un appareil critique, des textes oubliés, parfois inédits. Elle publie également des travaux qui touchent à la complexité comme aux enracinements historiques des francophonies et qui cherchent à tracer des pistes de réflexion transversales susceptibles de tirer de leur ghetto respectif les études francophones, voire d'avancer dans la problématique des rapports entre langue et littérature. Elle comporte une série consacrée à l'Europe, une autre à l'Afrique et une troisième aux problèmes théoriques des francophonies.

La collection est dirigée par Marc Quaghebeur et publiée avec l'aide des Archives & Musée de la Littérature qui bénéficient du soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Archives & Musée de la Littérature  
Boulevard de l'Empereur, 4  
B-1000 Bruxelles  
Tél. +32 (0)2 413 21 19  
Fax +32 (0)2 519 55 83  
[www.aml.cfwb.be](http://www.aml.cfwb.be)  
[yves.debruyne@cfwb.be](mailto:yves.debruyne@cfwb.be)

Ana Paula COUTINHO, Maria DE FÁTIMA OUTEIRINHO  
& José DOMINGUES DE ALMEIDA (dir.)

## Nos & leurs Afriques

### Constructions littéraires des identités africaines cinquante ans après les décolonisations

## Áfricas de uns e de outros

### Construções literárias das identidades africanas cinquenta anos após as descolonizações



Collection  
« Documents pour l'Histoire des Francophonies / Afriques »  
n° 34



Instituto da  
Literatura Comparada  
MARGARIDA LOSA

**FCT**

Fundação para a Ciência e a Tecnologia



Governo da República  
Portuguesa

Des fonds nationaux, par le biais de la FCT (Fundação para a Ciência e a Tecnologia), ont permis de financer nos recherches, dans le cadre du projet «PEst-OE/ELT/UI0500/2011».

La collection « Documents pour l'Histoire des Francophonies » bénéficie du soutien des Archives & Musée de la Littérature.

Cette publication a fait l'objet d'une évaluation par les pairs.

Illustration de couverture : © Vera Kambo, coll. part., reproduction studio  
Alice Piemme / AML.

Tout réimpression ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit, est illicite. Tous droits réservés.

© P.I.E. PETER LANG S.A.  
Éditions scientifiques internationales  
Bruxelles, 2012

1 avenue Maurice, B-1050 Bruxelles, Belgique  
www.peterlang.com ; info@peterlang.com

ISSN 1379-4108  
ISBN 978-2-87574-218-6  
eISBN 978-3-0352-6496-8  
D/2014/5678/112



Ouvrage imprimé en Allemagne

Information bibliographique publiée par "Die Deutsche Nationalbibliothek"  
"Die Deutsche Nationalbibliothek" répertorie cette publication dans la "Deutsche Nationalbibliografie" ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur le site <http://dnb.de>

## Table des matières

Préambule.....	9
Como Lobos.....	15
<i>Paulo de Medeiros</i>	
Littérature, culture et développement au Festival mondial des arts nègres de Dakar (1966 et 2010).....	29
<i>David Murphy</i>	
Historicités singulières et émergences du Soi dans les Francophonies d'Afrique .....	43
<i>Marc Quaghebeur</i>	
O olhar devolvido: cinema anti-colonial, leituras pós-coloniais? Algumas notas e convite à reflexão .....	75
<i>Manuela Ribeiro Sanches</i>	
Ahmadou Kourouma : <i>Soleils</i> et zones d'ombres. Une scénographie postcoloniale.....	95
<i>José Domingues de Almeida</i>	
Image de l'Afrique en contexte de migration dans <i>Trois femmes puissantes</i> de Marie Ndiaye.....	111
<i>Vesna Cakeljic</i>	
Leurs Afriques revisitées par la voix exilique des enfants du postcolonial. Alain Mabanckou et Ondjaki .....	127
<i>Ana Paula Coutinho</i>	

ancrées sur des certificats de naissance ou sur une prétendue authenticité linguistique et culturelle.

Dans le même ordre d'idées, la mémoire construite sous forme de récit de fiction de ces enfances contemporaines des décolonisations en Afrique ne s'épuise pas dans l'explication ou la célébration de ce qui a été, ou de ce qui aurait pu être, mais demeure en suspens, à l'image de l'enfance comme « un ponto cardeal éternement possible » [un point cardinal éternellement possible], tel que l'auteur lui-même le présente, encore une fois, à son amie et compatriote Ana Paula Tavares<sup>49</sup>. C'est-à-dire qu'il s'agit en somme d'une mémoire qui s'éloigne, qui s'exile, aussi bien du passé que du présent commun aux auteurs et à leurs lecteurs. Elle est par contre ouverte à une *voix de l'après*, à la « logique des mondes possibles », au futur, au changement ou au commencement d'un nouveau cycle, une fois dépassés/oubliés ces souvenirs qui doivent fonctionner, à l'échelle individuelle et collective, comme une *catharsis*, comme des larmes « enfanciennes »<sup>50</sup> à l'image d'une pluie purificatrice, comparable à celle à laquelle assiste le jeune narrateur à la fin de *Bom Dia Camaradas*, celle-là même qui suscite un rêve de rédemption capable de traverser les années. Et de retentir toujours, comme si c'était le signe du « début d'une dé-maîtrise, le tissage d'une autre mémoire »<sup>51</sup> : « E se chovesse aqui em Angola toda... ? Depois sorri. Sorri só »<sup>52</sup>.

identitaire chez Alain Mabanckou : *Black Bazar*, un roman black ? », in *Exils et migrations postcoloniales, de l'urgence du départ à la nécessité du retour*, Yaoundé, Ifrikiya, coll. « Interlignes », 2011. Par ailleurs, dans son tout dernier essai, *Le sanglot de l'homme noir* (2012) Mabanckou insiste en plus à se démarquer d'une soi-disant identité collective « africaine » figée sur un même et seul passé « de larmes et de ressentiment ».

<sup>49</sup> Voir lettre finale, dans Ondjaki, *Os dia minha rua*, Lisboa, Editorial Caminho, 2007, p. 118.

<sup>50</sup> Le terme est d'Ondjaki, qui joue avec la paronymie entre « infeccioso » [infectieux] et le néologisme « infancioso » [dérivé d'enfance]. Cf. « Entrevista a Ondjaki » (18/11/2008) par Vanessa Godinho, in <http://www.pnetliteratura.pt/cronica.asp?id=273> (consulté le 14/05/2012).

<sup>51</sup> Cf. Robin, Régine, *La Mémoire saturée*, p. 215.

<sup>52</sup> [Et s'il pleuvait ici sur toute l'Angola... ? Puis il sourit. Il sourit simplement] Ondjaki, *Bom dia Camaradas*, p. 133.

## Histórias de regressos, memórias de partidas Imagens do eu e do outro em narrativas pós-coloniais

Ana Margarida FONSECA

*Instituto Politécnico da Guarda – Centro de Estudos Comparatistas*

Partir et revenir sont des verbes liés, de façon indissociable, à la fin de l'empire colonial portugais ; ils décrivent les mouvements de déterritorialisation qui ont affecté tant les colonisateurs comme les colonisés, à différents niveaux en ce qui concerne les cartes du pouvoir colonial et postcolonial. L'instabilité identitaire, accentuée par des changements moins spatiaux que culturels et de mœurs, a atteint de façon profonde non seulement ceux qui partaient/revenaient, mais aussi ceux qui se trouvaient face à l'inévitabilité d'accueillir ceux qui furent connus comme les *retornados*. Les représentations construites à travers ces histoires de retours et de mémoires de départ suscitent une réflexion approfondie sur la problématique du témoignage de la mémoire, étant donné que beaucoup de ces récits assument une nature autobiographique basée sur les expériences directes ou orientée par une observation attentive. Ainsi, nous nous centrerons sur les romans publiés récemment (2011), tels que *Os Pretos de Pousaflores* d'Aida Gomes et *O Retorno* de Dulce Maria Cardoso, en regard de la perspective instaurée à partir d'*O Esplendor de Portugal* d'António Lobo Antunes, roman publié il y a plus d'une décennie et qui a marqué une des premières incursions littéraires du thème.

Si, dans les années 1970 et 1980, on observait une production fictionnelle croissante autour de la guerre coloniale, il faudra attendre les années 1990 pour que, comme nous le dit Isabel Gould, s'inscrive « une tendance de la fiction portugaise de thématique coloniale pour s'approprier la figure et l'expérience multigénérationnelle du colon, afin d'analyser ainsi le passé du Portugal colonial et la ruine du dernier empire »<sup>1</sup>. Dans ces

<sup>1</sup> Gould, Isabel, « Decanting the Past : Africa, Colonialism, and the New Portuguese Novel », *Luso-Brazilian Review*, n° 45, 2008, p. 182.

œuvres, l'accent est porté sur les protagonistes d'un processus historique qui, pendant des siècles, a marqué la vie portugaise et continué à la marquer dans la contemporanéité, maintenant de façon plus assumée et moins honteuse. Même si nous ne pouvons pas affirmer que le retour au Portugal a assumé des contours traumatiques dans tous les cas de figure, cela a dû certainement arriver fréquemment du fait du déracinement brutal, de la perte des références, du démembrement des réseaux sociaux, familiaux et économiques.

La plupart des récits qui font de la fin de l'empire une matière narrative sont le fait d'auteurs qui ont éprouvé le drame du retour et qui écrivent sur ce qu'ils ont vécu, soit directement à la première personne, soit à travers des narrateurs qui constituent, d'une certaine façon, leur *alter ego*. La question de la manipulation de la mémoire et des récits qui en rendent compte se montre, ainsi, décisive. S'il est facile de se rappeler quand il y a un accord tacite pour ne pas le faire, ce « pacte de silence » qui est observé par rapport à l'histoire des *retornados* commence à présent à être rompu, comme le démontrent les deux romans sur lesquels nous nous proposons de réfléchir.

Dans *Os Pretos de Pousaflores*, Aida Gomes crée un roman polyphonique, où la voix narrative est confiée à différents membres de la famille – Silvério, ses trois enfants, sa femme et sa sœur. Cette dernière est surprise par l'arrivée au village de son frère, parti en Angola quelques décennies auparavant, ainsi que de ses trois neveux mulâtres, un de chaque mère. Il s'agit d'un choc pour le personnage, qui se voit obligé d'accueillir ceux que tous appellent les « noirs » ; le choc le sera autant pour les trois adolescents qui doivent apprendre des modes de vie et des comportements radicalement distincts de ceux auxquels ils étaient habitués dans la vie angolaise.

Aussi trouve-t-on dans *O Retorno* le registre d'un narrateur homodiegétique : un adolescent de quinze ans, Rui, qui rentre au Portugal avec sa mère et sa sœur aînée ; le père, lui, est retenu à Luanda, après avoir été arrêté par les troupes du gouvernement, et ne rejoindra sa famille que des mois plus tard. Dans ce cas-ci, la famille au Portugal refuse de les accueillir. À leur arrivée à Lisbonne, Glória et ses enfants sont donc obligés de rester dans un hôtel à Estoril, avec tous ceux qui débarquaient dans la métropole sans logement.

Dans ces romans, il y a un environnement concentrationnaire qui fait que la liberté individuelle se subordonne à la tentative de contenir les « excroissances de l'empire ». Dans le cas de l'hôtel représenté dans *O Retorno*, les règles, les interdictions et les contraintes imposées aux *retornados* sont presque insupportables, ce qui les condamne à une existence marginale,

d'où ils sortent pour trouver une société qui regarde avec répulsion leurs habits donnés par charité, leurs modes bizarres, leur pauvreté honteuse. Même dans le cas de *Os Pretos de Pousaflores*, où l'identification collective est diluée par le fait que la famille se trouve éloignée des autres *retornados*, on observe l'établissement d'une marge associée à l'exclusion, car, dans ce cas, les frontières servent à diviser, séparant de façon presque irréductible ceux qui, pendant des décennies, ont vécu sur des continents différents, artificiellement recouverts par un même drapeau national. Indépendamment des formes narratives adoptées, il y a une idée qui prévaut : l'importance du témoignage et de la mémoire dans la représentation des histoires de retour qui, bien que distinctes, se ressemblent, parce que les conditions de souffrance, de préjugés, de discrimination sont identiques, comme le choc à l'arrivée dans un pays gris, froid, hostile, entièrement méconnu de la plupart.

La mémoire est justement la question centrale dans *O Esplendor de Portugal* d'António Lobo Antunes (1997), un des premiers romans qui traite de l'histoire des retours et de la mémoire du temps héritier de l'empire. Centré sur l'histoire de Isilda et de ses trois enfants – Clarisse, Carlos et Rui – le roman représente un espace en désagrégation – la ferme coloniale à Baixa de Cassange, en Angola –, métonymie d'un empire mourant. Il représente aussi l'expérience du retour des trois enfants à Lisbonne, où chacun d'eux trouve une vie stérile, qui se caractérise par le déracinement et par la plus complète solitude.

Entre le « nous » des « blancs de Lisbonne » (façon dont le narrateur identifie les Portugais de la métropole) et le « vous » des « *retornados* », caractérisés comme étant « presque blancs », se dresse une frontière qui reproduit, intacts, les formes de représentation du discours colonial. La couleur de la peau définit des rapports de soumission et, bien que n'étant pas employé au sens littéral, ce qui manque aux *retornados* – ce je ne sais quoi d'éducation, de dignité et de pouvoir – les place à mi-chemin entre les Africains barbares et les Portugais civilisés de la métropole. La fragilité des relations de pouvoir se trouve, ainsi, surévaluée, alors que se dévoile une réalité qui, pendant longtemps, nous avons essayé de voiler : la frontière solide qui s'est érigée entre les *retornados* et les Portugais, une frontière qui a engendré des espaces marginaux tant métaphoriques que textuels.

Comme Margarida Calafate Ribeiro justement l'observe, par ce pacte de responsabilité partagée entre ceux qui racontent et ceux qui écoutent, se conçoit l'obligation de la génération suivante de continuer à chercher des réponses aux questions de ses parents, en essayant de faire la synthèse entre l'excès de mémoire individuelle et le manque de mémoire collective, celle qui dans le fond définit « ce que nous devons oublier et ce dont nous

*développons nous souvenir* »<sup>2</sup>. Le processus de construction de représentations du moi et de l'autre, dans la zone frontalière instable de la postcolonialité, continuera ainsi à traverser les décennies suivantes, au fur et à mesure que le Portugal ouvre le coffre d'une mémoire désagréable. Mais de moins en moins réduite au silence.

\*\*

Partir e regressar são verbos que se ligam de forma indissociável ao fim do império colonial português, descrevendo movimentos de desritualização que afectaram quer colonizadores quer colonizados, com diferentes estatutos no que diz respeito aos mapas de poder coloniais e pós-coloniais. A instabilidade identitária, acentuada por mudanças que, para além de espaciais, foram sobretudo de cultura e de valores, atingiu de forma profunda não apenas aqueles que partiam/regressavam, mas também aqueles que se viam perante a inevitabilidade de acolher aqueles que ficaram conhecidos por “retornados”. A todas estas pessoas, situadas na instável fronteira entre os “nossos” e os “estranhos”, somam-se ainda os que cruzaram o Atlântico em ambos os sentidos, impulsionados por motivações de diferente natureza.

As representações construídas nestas histórias de regressos e memórias de partidas suscitam a importância de uma reflexão aprofundada acerca da problemática do testemunho e da memória, uma vez que muitas destas narrativas assumem uma natureza autobiográfica, assente em vivências directas ou mediadas pela observação próxima. Deste modo, deter-nos-emos em romances publicados recentemente, como é o caso de *Os Pretos de Pousaflores* de Aida Gomes e *O Retorno* de Dulce Maria Cardoso, confrontando-os com a perspectiva instaurada em *O Esplendor de Portugal* de António Lobo Antunes, romance publicado há mais de uma década e que marcou uma das primeiras incursões literárias no tema.

Ao iniciarmos a presente reflexão, começamos por assinalar o silêncio que, durante décadas, reinou no que diz respeito à experiência dos portugueses em África enquanto colonizadores e emigrantes. Na verdade, se nas décadas de 70 e 80 do século XX se foi observando uma crescente produção ficcional em torno da guerra colonial, teremos que esperar pela década de 90 para, como refere Isabel Gould, se registar “uma tendência da ficção portuguesa de temática colonial de apropriar-se da figura e da experiência multigeracional do colono para, assim, analisar o passado do

Portugal colonial e a ruína do último império.”<sup>3</sup> Nestas obras escritas com maior distanciamento temporal face à descolonização, o enfoque passa a centrar-se nos protagonistas de um processo histórico que, durante séculos, marcou a vida portuguesa e que continua a marcá-la na contemporaneidade, agora de forma mais assumida e menos envergonhada.

Múltiplas razões poderão ser apontadas para que, durante mais de trinta anos, tenham sido muito escassas as obras literárias que fizeram matéria narrativa da experiência dos colonizadores e daqueles que vieram a ser conhecidos pelo nome (com conotação pejorativa) de retornados. A dificuldade de contar um passado recente marcado, em muitos casos, ou pela culpa, ou pela vergonha, ou pela revolta, somava-se o desejo inconfessado da sociedade portuguesa de esquecer, ou fazer de conta que esquecia, um fim de império sem glória nem brilho. Sobre os que regressavam de África ca recai um evidente embaraço, que Eduardo Lourenço descrevia deste modo, no clássico estudo *O Labirinto da Saudade*:

Estranho “império” terá sido o nosso e mais estranho povo para que tendo, de súbito, parecido ter perdido a alma da sua alma parece sobretudo ter ficado chocado com a invasão-enxurrada das pedras vivas dessa imperialidade, amontoadas ao acaso no Aeroporto da Portela. (Pequena porta, portaló de espécie particular para recolha do lixo imperial<sup>4</sup>).

Ao contrário dos ex-combatentes, que mantinham durante a permanência na guerra os vínculos afectivos e materiais com o local de origem, os ex-colonos chegaram quase sempre com o mínimo de bens materiais a um país que muitos desconheciam, sem referências familiares ou ligações a um espaço concreto. Fugidos de um território onde já não se sentiam seguros, a urgência da partida implicou o corte abrupto com todas as relações de pertença que tinham definido a vida nas colónias: casa, bairro, cidade, profissão, escola, grupo de amigos, colegas ou vizinhos. Por outro lado, chegavam ainda como “subproduto” de um acontecimento histórico que, para a esmagadora maioria dos portugueses, era motivo de regozijo – a descolonização e o fim da guerra colonial, associado ao fim do regime fascista e à conquista da liberdade em Portugal<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> Gould, Isabel, “Decanting the Past: Africa, Colonialism, and the New Portuguese Novel”, *Luso-Brazilian Review*, nº 45, 2008, p. 182.

<sup>4</sup> Lourenço, Eduardo, *O Labirinto da Saudade. Psicanálise Mítica do Destino Português*, Lisboa, Dom Quixote, 1988, p. 38-39.

<sup>5</sup> Em *O Retorno*, de Dulce Maria Cardoso, o narrador expressa a censura que “os de cá” – os portugueses da metrópole – dirigiam aos retornados, acusando-os de terem explorado os colonizados, para além de consumirem os recursos do país: “Os de cá gostam cada vez menos de nós, andámos lá a explorar os pretos e agora queremos roubar-lhes os empregos além de estarmos a destruir-lhes os hotéis, a destruir a linda metrópole.” Cardoso, Dulce Maria, *O Retorno*, Lisboa, Tinta-da-China, 2011, p. 189.

<sup>2</sup> Ribeiro, Margarida Calafate, « Margarida Calafate Ribeiro em Caderno de Memórias Coloniais », disponível em <http://angnovus.wordpress.com/2010/02/18/margarida-calafate-ribeiro-sobre-%c2%abcaderno-de-memorias-coloniais%c2%bb/>, 18/02/2010 (Acesso em Setembro de 2011).

Assim sendo, é legítimo concluir que se tornava muito mais difícil abrir um espaço para as narrativas traumáticas dos retornados do que para as narrativas dos que tinham participado, como combatentes ou familiares, na guerra colonial, pela forte razão de que a retirada das colónias era, em si mesma, uma consequência positiva da revolução de Abril de 74. As palavras de Laurence J. Kirmayer acentuam a diferença entre um trauma colectivo assumido pela comunidade como tal e um trauma omitido:

Trauma shared by a whole community creates a potential public space for retelling. If a community agrees traumatic events occurred and weaves this fact into its identity, then collective memory survives and individual memory can find a place (albeit transformed) within that landscape. If a family or a community agrees that a trauma did not happen, then it vanishes from collective memory and the possibility for individual memory is severely strained<sup>6</sup>.

Embora não possamos afirmar que, em todos os casos, o retorno a Portugal tenha assumido contornos traumáticos, certamente tal terá acontecido com frequência, pelo desenraizamento brutal, pela perda de referências, pelo desmembramento das redes sociais, familiares e económicas. São estas narrativas, portanto, que nos ocuparão ao longo da presente comunicação, reconhecendo, antes de mais, que o silêncio se começa a quebrar e uma vaga de relatos – sobretudo na primeira pessoa – emerge de entre as memórias dos tempos vividos nas colónias. Trata-se, em muitos casos, de autobiografias e livros de memórias, embora esta componente vivencial não esteja sempre presente.

Antes de prosseguirmos, importa assinalar que, no conjunto da produção ficcional que, desde os anos noventa, se multiplicou em Portugal sobre África e a experiência colonial, a opção recai frequentemente num certo pendor nostálgico e mesmo exótico, concretizado em narrativas que recuperam a ideia de um “paraíso perdido” e se desejam ideologicamente descomprometidas. Existe todo um marketing editorial que se alimenta da saudade dos que viveram em África, por um lado, e do fascínio que esta exerce sobre gerações mais jovens, por outro. Como afirma Margarida Calafate Ribeiro, procura-se evocar “a nossa relação com a casa, o espaço e o tempo, ansiando por um lugar de pertença. Nostalgia pelo perdido, pelo que África poderia ter sido, e pelo que não tínhamos e queríamos ter tido.”<sup>7</sup>

Não estando aqui em questão a qualidade literária destes textos, previamente desigualmente, interessa-nos evidenciar que estas obras, por variadas que sejam as motivações da escrita e os sentidos invocados, traduzem um mesmo sentido de recuperação de uma memória colectiva e, nesse sentido, instauram um espaço de debate na sociedade portuguesa que deverá ser entendido como positivo. Num artigo escrito em 2010 para o “Ípsilon”, suplemento do jornal *Público*, e significativamente intitulado “Os retornados estão a abrir o baú”, Raquel Ribeiro deixa claro que este é um filão que apenas agora começa a ser explorado, tanto por parte daqueles que regressaram e que sentem a necessidade imperiosa de contar como foi, como por parte de outras testemunhas indirectas de um processo que, para além de implicar África, tem tudo a ver com Portugal, com a sua identidade, com a procura de uma memória histórica incompleta.

Escreve Eduardo Pitta<sup>8</sup>, no mesmo suplemento, que o que une estas obras é o estabelecimento de um confronto entre a reprimida sociedade portuguesa do Estado Novo e os modos de vida angolano e moçambicano, onde se respirava maior liberdade. De acordo com Pitta, os autores não se preocupam em analisar o processo de colonização e são “indiferentes ao juízo da história”; trata-se de “obras de fim de ciclo”, nas quais “os autores lamentam a perda de um mundo julgado imutável”. Apenas em parte poderemos concordar com esta posição, pois são muitos e diversificados os posicionamentos ideológicos de quem escreve sobre África, nesta mais recente onda de publicações. Se para alguns, como referimos, os espaços coloniais surgem sob a aura de um espaço-tempo quase mítico, por contraponto ao país que vieram encontrar, de muros estreitos e clima cinzento; para outros o sentido crítico começa desde logo na denúncia das arbitrariedades inerentes ao regime colonial e na reflexão em torno de um império que estava moribundo muito antes do seu fim formal.

Assim, o acriticismo que caracteriza um romance como, por exemplo, *Os Retornados*. *Um amor nunca se esquece* de Júlio Magalhães, não se repete no *Caderno de Memórias Coloniais* de Isabela Figueiredo; o pendor nostálgico de uma obra como *Balada do Ultramar* de Manuel Acácio contrasta com a acidez do recente romance *O Retorno* de Dulce Maria Cardoso. O mais importante, a nosso ver, consiste no facto de se dar voz aos que foram, por muito tempo, aqueles de quem não se falava – os ex-colonos desencantados, aqueles que vêm para Portugal revoltados, desiludidos ou simplesmente doridos. De certo modo, estas narrativas

<sup>6</sup> Kirmayer, Laurence J., “Landscapes of Memory. Trauma, Narrative and Dissociation”, in Antze, Paul & Lambek, Michael (orgs.), *Tense Past. Cultural Essays in Trauma and Memory*, New York/London, Routledge, 1996, p. 190.

<sup>7</sup> Ribeiro, Margarida Calafate, “Margarida Calafate Ribeiro em *Caderno de Memórias Coloniais*”, disponível em <http://angnovus.wordpress.com/2010/02/18/>

margarida-calafate-ribeiro-sobre-%c2%abacerno-de-memorias-coloniais%c2%bb/, 18/02/2010 (Acesso em Setembro de 2011).

<sup>8</sup> Cf. Pitta, Eduardo, “*Memorabilia Ultramarina*”, disponível em <http://ipsilon.publico.pt/livros/texto.aspx?id=263210,12/08/2010> (Acesso em Agosto de 2011).

prosseguem o esforço – já iniciado pela ficção em torno da guerra colonial – no sentido de procurar contrariar o “estado de suspensão” em que vive a nação portuguesa pós-colonial, à maneira de uma “casa assombrada”, para empregar a metáfora adoptada por Paulo de Medeiros:

Todas as nações, mas certamente todas as nações imperiais, são casas assombradas apinhadas de fantasmas. Não obstante a construção imaginativa que os alicerça, talvez só a memória e o testemunho sejam a única forma ética de lidar com esses fantasmas sangrentos, reconhecendo-lhes o poder de condicionar as nossas vidas presentes<sup>9</sup>.

Nestas palavras, Medeiros sublinha um outro aspecto que consideramos determinante: a ligação destas narrativas à perspectiva testemunhal, muitas vezes de pendor autobiográfico. Com efeito, a maioria das narrativas que fazem do fim do Império matéria narrativa são escritas por autores que experienciaram o drama do regresso e escrevem sobre o que viveram, ou directamente na primeira pessoa, ou através de narradores que constituem, de alguma forma, os seus *alter ego*. Não se trata aqui de procurar uma leitura especular da realidade, ou de aproximar o literário do documental, mas antes de entender a importância da memória na construção de representações do eu e do outro, tendo em conta que, neste processo, tão importante é o que se recorda como aquilo que se omite.

Não existindo um acesso directo às memórias, pois o que recordamos é condicionado por aquilo que somos no presente, será necessário atender a todo um percurso de vida que não pode ser artificialmente segmentado, como se uma parcela da história pessoal e colectiva – os últimos tempos das colónias e o regresso a Portugal, nos casos que nos ocupam – pudesse ser representada sem consideração de todo um processo posterior que reelaborou, omitiu, acrescentou e reviu as experiências passadas.

Deste modo, poderemos afirmar que a ligação da memória à construção da identidade se faz através da mediação de “histórias”, ou seja, de narrativas, em sentido amplo. As memórias, afirmam Caldicott e Fuchs<sup>10</sup>, não são representações estáticas do passado, mas antes *advancing stories* através das quais indivíduos e comunidades forjam o seu sentido de identidade. Considerando que a literatura constitui, como refere Paulo de Medeiros, um “instrumento privilegiado de anamnese”, o tempo/espaço

da escrita possibilitará, através da recuperação da memória ou, pelo contrário, através da sua ocultação, um questionamento profundo dos problemas identitários que afectam indivíduos e povos.

A questão da manipulação da memória e das narrativas que a contam revela-se decisiva neste contexto pois, por estarmos a lidar com uma memória difícil, complexa, por muito tempo recusada, o que se conta é avaliado segundo critérios que vão para além do estritamente literário. Se nenhuma narrativa é ideologicamente neutra, tal observação revela-se agora ainda mais pertinente, por estarmos a lidar com um período histórico em relação ao qual, como já referimos, a sociedade portuguesa tem optado pelo silêncio, pelo menos no que diz respeito à experiência de vida de uma parte dos seus protagonistas.

Observemos, pois, a título de exemplo, as reacções acesas que uma obra como *Caderno de Memórias Coloniais*, de Isabela Figueiredo, suscitou, devido ao conteúdo polémico do seu romance, muito longe da imagem idealizada que outros romances constroem acerca da vida em África e sobretudo da relação dos colonos com os africanos. Afirma a escritora:

Acredito que a maior parte das pessoas que fixa uma história pessoal inalterável, a qual repete ao longo dos anos com a mesmíssima semântica, acredita piamente no que relata. Mas todas as construções da memória são valiosas e merecem ser ouvidas. Não há uma memória melhor do que outra. Há é memórias que podem provar-se, e outras que não.

Entre os retornados, no que respeita à memória, há de tudo. Há os que possuem um discurso privado e outro público, e acabaram por se tornar grandes produtores de nacionalistas exacerbados; os que recordam, mas não contam, porque mexer no passado é abrir feridas, e não convém, e morrerão com elas cobertas por uma eterna crosta; e os que, como a minha mãe, foram criando a sua história pessoal, que defendem com unhas e dentes, porque delas depende a sua identidade, a sua forma de estar no mundo<sup>11</sup>.

Concordamos com a autora quando afirma que as memórias não podem ser avaliadas em função da sua maior ou menor exactidão, uma vez que estas são sempre, como referimos, representações, e por isso sujeitas a uma modelação intersubjectiva, dependente não só do que o próprio sujeito quer ou consegue recordar mas também da influência da família, da sociedade, do meio cultural e histórico. Recuperando uma ideia atrás referida, é difícil recordar quando existe um acordo tácito para não lembrar, e este “pacto de silêncio” tem sido observado em relação à história

<sup>9</sup> Medeiros, Paulo de, “Casas Assombradas”, in Ribeiro, Margarida Calafate & Ferreira, Ana Paula (orgs.), *Fantasmas e Fantasias Imperiais no Imaginário Português Contemporâneo*, Porto, Campo das Letras, 2003, p. 149.

<sup>10</sup> Caldicott, Edrich & Fuchs, Anne, *Cultural Memory. Essays on European Literature and History*, Oxford/Bern, Peter Lang, 2003, p. 12.

<sup>11</sup> Figueiredo, Isabela, “Das castas entre os retornados”, disponível em <http://novo.mundoperfeito.blogspot.pt/2011/08/das-castas-entre-os-retornados.html>, 09/08/2011 (Acesso em Setembro de 2011).

dos retornados. A “gestão da memória”, como poderíamos nomear as diferentes atitudes identificadas por Isabela Figueiredo, existe em múltiplas situações da vida pessoal e colectiva, mas é particularmente relevante em experiências traumáticas, sejam estas generalizadamente reconhecidas como tal, como a guerra colonial, ou mais obliquamente admitidas, como o regresso dos ex-colonos/emigrantes de África.

Quebrando o silêncio em torno da experiência dos retornados, dois romances publicados em 2011 – *Os Pretos de Pousaflôres* de Aida Gomes e *O Retorno* de Dulce Maria Cardoso – apresentam visões diferenciadas da experiência de duas famílias provenientes de Angola. No caso da escritora portuguesa Dulce Maria Cardoso, assume-se claramente uma componente autobiográfica, pois ela e a família integraram a célebre ponte aérea de 1975<sup>12</sup>; já no que se refere à angolana Aida Gomes, esta reconhece uma ligação às vivências familiares, embora não experienciando a condição de retornada<sup>13</sup>.

Em *Os Pretos de Pousaflôres*, Aida Gomes cria um romance polifónico, onde a voz narrativa é confiada aos distintos elementos da família – Silvério, os seus três filhos Ercília, Justino e Belmira, a mulher Deodata e a irmã Marcolina. Esta última é surpreendida com a chegada à aldeia do irmão que tinha partido para Angola muitas décadas antes, assim como dos três sobrinhos mulatos, cada um de sua mãe. Trata-se de um choque para a personagem, que se vê perante a inevitabilidade de acolher em casa aqueles a quem todos tratam por “pretos”, mas não menos o será para os três adolescentes, que têm de aprender modos de vida e comportamentos radicalmente distintos dos que conheciam na fazenda do Heilongo.

<sup>12</sup> “[...] de alguma forma eu vivi grande parte do que nele se relata, ou seja, é o livro mais parecido comigo, porque eu vivi estes acontecimentos. Eu acho que todos os livros são autobiográficos, mas neste deu-se o caso de ser mais autobiográfico, porque eu vivi parte dos acontecimentos que relato.” (Entrevista a Dulce Maria Cardoso por Pedro Teixeira Neves, in <http://pedroteixeiraneves.wordpress.com/2011/10/12/dulce-maria-cardoso-uma-entrevista-a-proposito-de-%C2%ABo-retorno%C2%BB/>, 12/10/2011 (Acesso em Outubro de 2011)).

<sup>13</sup> “Silvério foi inspirado pela tentativa de perceber quem foi a pessoa por detrás do meu pai, que faleceu quando eu tinha 18 anos. Entre os documentos deixados por ele, havia um cartão referente ao serviço militar em Angola. Nunca tinha imaginado que ele tivesse estado na tropa e nunca o ouvi mencionar nada sobre a questão dos “retornados”. Enquanto estudava questões ligadas ao processo de descolonização africano, apercebi-me de que afinal essa “história” era minha. E como cresci apenas com o meu pai, sem mãe ou irmãos, tive a necessidade de reconstruir vivências, ilustrando diferentes aspectos de um evento histórico complicado e emotivo para os implicados.” (Entrevista a Aida Gomes por Sara Figueiredo Costa, 15/02/2011, disponível em [http://timeout.sapo.pt/news.aspx?id\\_news=6600](http://timeout.sapo.pt/news.aspx?id_news=6600) (Acesso em Outubro de 2011)).

O momento da chegada a Portugal merece, em ambos os romances, uma atenção diferenciada, denunciadora da complexidade da desterritorialização que nas obras se encena. No caso de *Os Pretos de Pousaflôres*, representa-se a confusão vivida no aeroporto de Lisboa, cabendo a Ercília, a mais nova dos irmãos, a responsabilidade enunciativa:

Empurraram-me contra o cartaz da parede. Letras azuis e brancas, Bem-Vindos a Portugal. Aperto as asas do saco de plástico nos dedos. Avaranche de vozes nos corredores. [...]

Comichão de água nos olhos, bolha a bolha, quase a rebeitar.

– Ercília! Não entendes mesmo nada de nada? O pai não nos quer ver juntos com os retornados.<sup>14</sup>

A interpelação de Belmira acentua a rejeição da identidade de retornados, como se aquelas quatro pessoas nada tivessem em comum com a multidão que, tal como eles, fugia das ex-colónias. Para a inocente Ercília, que parece não compreender o carácter definitivo da viagem para Portugal, o que importa é saber se regressarão a Angola, pelo que a irmã, procurando sossegá-la, assegura-lhe que um dia assim acontecerá: “Somos angolanos, não somos?”<sup>15</sup>. Deste modo, é assumida uma vinculação à terra angolana que, em última análise, os afasta dos outros retornados – para eles, a expatriação começa quando tocam em solo luso. Não é assim, porém, que os outros os vêem – tanto no aeroporto como em Pousaflôres, a única diferença visível é a cor que, paradoxalmente, os torna ainda mais reconhecíveis enquanto pertencentes a uma margem da nação portuguesa. A posição liminar dos três jovens torna-se, assim, ainda mais acentuada – a ambiguidade identitária marca a adolescência das personagens, propiciando um percurso errático que culmina com o regresso de Justino a Angola e a partida de Belmira para a Suíça.

Também em *O Retorno* se regista um narrador homodigético: um adolescente de quinze anos, Rui, que vem para Portugal com a mãe e a irmã mais velha, pois o pai fica retido em Luanda depois de ter sido preso pelas tropas do governo e só meses mais tarde se junta à família. Neste caso, a família em Portugal rejeita acolhê-los; por isso, à chegada a Lisboa, Glória e os filhos são forçados a ficar num hotel no Estoril, com todos os outros que chegavam à metrópole sem um tecto próprio ou emprestado.

Apesar da coincidência geracional e do facto de nenhum deles conhecer a metrópole, Rui e a irmã têm bastantes diferenças relativamente aos três jovens do romance de Aida Gomes. Por um lado, a cor branca

<sup>14</sup> Gomes, Aida, *Os Pretos de Pousaflôres*, Lisboa, Dom Quixote, 2011, p. 22.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 23.



coloca-os a salvo do racismo que, mesmo entre os retornados, persistia; por outro lado, tendo crescido em Luanda, têm sobretudo afinidades com um modo de vida urbano e cosmopolita. Sem raízes de espaço ou nacionalidade, o narrador percebe, pela primeira vez, a importância de um nome até então desconhecido:

Nunca tinha ouvido tantas vezes uma palavra, o IARN parecia-me mais importante e mais generoso que deus. Explicaram-nos, IARN quer dizer Instituto de Apoio ao Retorno dos Nacionais. Agora somos retornados. Não sabemos bem o que é ser retornado mas nós somos isso. Nós e todos os que estão a chegar de lá.<sup>16</sup>

Esboça-se aqui uma identidade colectiva que nasce não da relação de pertença a um espaço ou uma nação, como seria normal, mas de uma experiência de despossessão – o que este grupo é a perda de um espaço afectivo, cultural e económico; uma ausência de chão, de raízes ou de esperança. Ao longo do romance, a segregação e os preconceitos de que são alvo os retornados estão abundantemente representados, através do olhar de um narrador que, estando em processo de desenvolvimento e construção da personalidade, desvenda um olhar cada vez mais problematizante acerca da realidade que o rodeia. Instaure-se, assim, uma dicotomia entre “os de lá”, ou seja, os que vieram das ex-colónias, e “os de cá”, os portugueses da metrópole que os toleravam a custo, rancorosos pelos recursos perdidos e pelos empregos ameaçados.

Em suma, poderemos considerar que nestes romances se representa um ambiente concentracionário, onde a liberdade individual se subordina à tentativa de conter estas “excrescências do império”. No caso do hotel representado em *O Retorno*, as regras, as proibições e os constrangimentos impostos aos retornados são quase insuportáveis, condenando-os a uma existência marginal, de onde saem a espaços, para encontrar uma sociedade que olha com alguma repulsa para as roupas doadas pela caridade, os modos bizarros, a pobreza envergonhada. Aliás, a segregação faz-se mesmo entre o grupo dos que vieram das colónias, pois, comenta Rui, “os retornados que não estão nos hotéis evitam os retornados que estão nos hotéis, acham que somos besugos, não vínhamos de férias à metrópole nem acautelávamos a vida cá”<sup>17</sup>. Deste modo, mesmo no caso de *Os Pretos de Pousaflores*, onde a identificação colectiva se encontra diluída, pelas razões que anteriormente expusemos, observa-se a instauração de uma margem associada à exclusão, pois neste caso as fronteiras servem para dividir, separando de forma quase irreduzível os que, durante décadas, viveram em

continentes diferentes, artificialmente recobertos por uma mesma bandeira nacional. Independentemente das formas narrativas adoptadas, uma ideia prevalece – a importância do testemunho e da memória na representação de histórias de regressos que, sendo distintas, se parecem umas às outras, pois idênticas são as condições de sofrimento, de preconceito, de discriminação; idêntico o choque na chegada a um país cinzento, frio, hostil, inteiramente desconhecido para a maioria.

A memória é precisamente uma questão central em *O Esplendor de Portugal*, de António Lobo Antunes (1997), um dos primeiros romances a lidar com a história dos regressos e a memória dos tempos epigonais do império. Centrado na história de Isilda e dos seus três filhos Clarisse, Carlos e Rui, o romance representa um espaço em desagregação – a fazenda colonial na Baixa do Cassange, em Angola – metonímia de um império moribundo. Representa ainda a experiência do regresso dos três filhos para Lisboa, onde cada um deles encontra uma vida estéril, caracterizada pelo desenraizamento e pela mais completa solidão: Carlos, fruto de uma relação ilegítima do marido de Isilda com uma lavadeira negra, irá habitar o pequeno apartamento na Damaia confiado pela mãe de adopção, juntamente com a mulher Lena, que o despreza devido à cor escondida; Clarisse ficará na dependência económica e afectiva de um homem mais velho, casado, que a instala num apartamento no Estoril; e Rui, devido à doença mental de que padece desde criança, será internado pelo irmão mais velho num lar decrepito nos subúrbios lisboetas.

No romance de Lobo Antunes, a natureza testemunhal do discurso literário não passa pela representação das experiências vividas pelo autor empírico, uma vez que, ao contrário de obras como *Os Cus de Judas* ou *Conhecimento do Inferno*, a matéria narrativa apenas episodicamente se debruça sobre a guerra colonial, na qual o autor participou como médico – o autor “esteve lá”, mas não dessa maneira. Sendo assim, as personagens narradores assumem-se como figuras intratextuais da condição testemunhal do autor, ampliando o alcance da representação do real, de modo a tornar visível a face mais recôndita dos processos históricos associados ao fim do colonialismo.

Não sendo nosso objectivo uma análise circunstanciada desta obra, interessa-nos salientar que, tendo sido escrita e publicada muito antes desta nova corrente de histórias de retornados, há sentidos que emergem e que estabelecem uma linha de continuidade com as narrativas mais recentes. Referimo-nos, especificamente, ao tratamento discriminatório que os regressados de África encontravam, sendo estes concebidos como inferiores, mais próximos dos africanos do que dos europeus que os recebiam a contragosto. Ao reproduzir o discurso dos funcionários encarregados de

<sup>16</sup> Cardoso, Dulce Maria, *O Retorno*, p. 77.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 11.

despistar eventuais doenças que os retornados tivessem trazido, Clarisse expõe a persistência dos estereótipos coloniais, num olhar exótico que englobava não só os negros – que continuavam a ser representados como primitivos e ignorantes –, como também os portugueses que com eles conviviam:

transportaram-nos para os arredores da cidade [...] a fim de nos vacinarem, tirarem sangue e medirem a tensão, apavorados com a ideia de trazeremos doenças de pretos que se pegassem, lepra, raiva, febre aftosa, bócio

*não é que os africanos não sejam iguais a nós claro que são iguais a nós mas coitados nem portugueses falam [...] vocês graças a Deus são quase brancos são diferentes tomam duche com esses baldes giríssimos de furinhos [...] as vossas análises felizmente são normalíssimas chautinho*<sup>18</sup>.

Entre o “nós” dos “brancos de Lisboa” e o “vocês” dos retornados “quase brancos” ergue-se uma fronteira que reproduz, intocadas, as formas de representação do discurso colonial. A cor define relações de submissão e, se bem que não empregue no sentido literal, o que falta aos retornados – esse “quase” de educação, dignidade e poder – coloca-os a meio caminho entre os africanos bárbaros e os portugueses civilizados da metrópole. Assim, se a cor hierarquiza, identifica da forma mais visível e marca a diferença irredutível entre o eu e o outro, teremos de reconhecer o poder assumido pela atribuição metafórica de uma cor, diríamos, “menos branca” aos colonos portugueses.

Noutro momento, a voz narrativa de Isilda expõe a continuidade entre a submissão silenciosa dos bailundos aos colonizadores e a subserviência dos retornados perante as instituições da metrópole:

os bailundos [...] não protestando, não revoltando-se, pedindo-nos desculpa da maçada de os castigarmos sem motivo como a gente diante dos brancos de Lisboa arrastando papéis de secretaria em secretaria a pedirmos desculpa de nos roubarem, aceitando esmolas, refeições de miséria, pré-fabricadas em escolas, quartéis vazios, antigos palácios de muros apainelados e sem tecto no meio de jardins de arbustos, ervas de acaso, gradeamentos a que faltam lanças, caramanchões poeirentos<sup>19</sup>.

A comparação presente neste excerto expõe a ambiguidade dos este-reótipos, através da subversão dos valores e hierarquias associados à relação branco/preto, colonizador/colonizado. A fragilidade das relações de poder encontra-se, deste modo, superlativizada, ao mesmo tempo que se desnuda uma realidade que, durante muito tempo, se procurou omitir – a fronteira sólida que entre os retornados e os portugueses da metrópole se

ergueu; uma fronteira que gerou espaços de marginalidade (metafóricos e espaciais), onde uns foram confinados para segurança e comodidade dos restantes.

Afirma Margarida Calafate Ribeiro (2010), na apresentação do livro de Isabela Figueiredo, que “a viagem de retorno pós-colonial que estes livros assinalam – de Portugal para África – inverte a *história de regressos* – sobre a qual se foram construindo os impérios”<sup>20</sup>. Os testemunhos que estas obras trazem cumprem um “dever de memória” (Primo Levi) que apenas agora a sociedade portuguesa começa a ser capaz de compreender, ainda que com muitos equívocos pelo meio, herdados de uma tradição de “exemplaridade colonizadora” que a história tem tido dificuldade em abandonar.

Desenraizamento, desadaptação, solidão são, na verdade, sentimentos frequentemente encontrados nestas narrativas. São questões de que se começa a falar agora mais que nunca, e sobre as quais teremos de continuar a reflectir no futuro, seja em retratos sépia, tingidos de saudade, seja nas múltiplas matizes com que se procuram registar as perplexidades pós-coloniais. Na chegada ao hotel, Rui observa os que o rodeiam e conclui: “o império estava ali, naquela sala, um império cansado, a precisar de casa e de comida, um império derrotado e humilhado, um império de que ninguém queria saber”<sup>21</sup>. A visão anti-épica exposta nestas palavras rima com o falso *esplendor de Portugal* glosado por António Lobo Antunes, naqueles que são testemunhos repartidos por gerações diferentes: por um lado, a geração dos que trabalharam, viveram ou lutaram nas colónias; por outro lado, a geração dos *filhos*, que se tornaram adultos já no pós-império.

Por este pacto de responsabilidade partilhada entre quem conta e quem ouve, gera-se a obrigação da geração seguinte continuar na busca de respostas para as questões dos seus pais, tentando fazer a síntese entre um excesso de memória individual e a falha da memória colectiva, aquela que no fundo define aquilo que “*devemos esquecer* e o que *devemos recordar*”<sup>22</sup>. O processo de construção de representações do eu e do outro, na fronteira instável da pós-colonialidade, continuará, pois, pelas décadas seguintes, à medida que Portugal for “abrindo o baú” de uma memória incómoda, mas cada vez menos silenciada.

<sup>20</sup> Ribeiro, “Margarida Calafate Ribeiro em Caderno de Memórias Coloniais”.

<sup>21</sup> Cardoso, *O Retorno*, p. 86.

<sup>22</sup> Ribeiro, “Margarida Calafate Ribeiro em Caderno de Memórias Coloniais”.

<sup>18</sup> Antunes, António Lobo, *O Esplendor de Portugal*, Lisboa, Dom Quixote, 1997, p. 277.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 359.